

FRANÇOISE DEGOIS

A silhouette of a man in profile, looking down, standing on a dark, modern staircase with a metal railing. The background is a clear blue sky. The overall mood is contemplative and somber.

IL FAUT IMAGINER SISYPHE HEUREUX

Les 100 derniers jours
de François Hollande

L'Éditions de
Observatoire

Il faut imaginer
Sisyphe heureux

Du même auteur

Quelle histoire ! Ségolène Royal et François Hollande,
Plon, 2014.

Femme debout : entretiens avec Ségolène Royal,
Denoël, 2009.

Françoise Degois

Il faut imaginer Sisyphe heureux

Les 100 derniers jours
de François Hollande

ISBN : 979-10-329-0090-1

Dépôt légal : 2017, juin

© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2017

170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

À Giu.
À Antonio Gramsci
(autre puissant sarde).

« Le vieux monde se meurt, le nouveau monde tarde à apparaître et dans ce clair-obscur surgissent les monstres. »

Ouverture

Sisyphé, fondateur de Corinthe, se joua de Thanatos, le génie de la mort. Pour le punir de son impudence, Zeus le condamna à remonter éternellement un rocher jusqu'au sommet d'une colline.

Juste avant d'avoir atteint ce sommet, le rocher dévalait la pente et Sisyphé recommençait à le faire rouler à l'infini vers le sommet.

Homère voyait dans la punition de Sisyphé le symbole de l'absurdité de la condition humaine :

« Je vis également Sisyphé, en proie à ses tourments.
Il soulevait de ses deux bras un rocher gigantesque ;
Arc-bouté des pieds et des mains, il poussait ce grand
bloc

Vers le sommet d'une hauteur ; mais à peine allait-il
Le faire basculer, qu'il retombait de tout son poids.
Et le bloc sans pitié roulait de nouveau vers la plaine.
Mais lui recommençait, bandant ses muscles ; la sueur
Ruisselait de son corps, et la poussière le nimbait. »

Homère, *L'Odyssée*, chant XI.

Albert Camus ne porte pas le même regard.
Pour lui, Sisyphé symbolise au contraire la force

de l'humanité qui relève inlassablement les obstacles, en se libérant du châtement des dieux, pour se concentrer sur cette tâche, aussi absurde soit-elle :

« Cet univers désormais sans maître ne lui paraît ni stérile ni fertile.

Chacun des grains de cette pierre, chaque éclat minéral de cette montagne pleine de nuit, à lui seul, forme un monde.

La lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir un cœur d'homme. Il faut imaginer Sisyphe heureux. »

Albert Camus, *Le Mythe de Sisyphe*.

Il faut donc imaginer Sisyphe heureux... ou pas.

Il s'amusait de lui-même. Il nous amusait tous. Lorsque nous recevions ses cartes de vœux pour la nouvelle année. Signées « Sisyphe ». Sa manière à lui de nous prendre à témoin. De nous dire, à nous qui écrivions si souvent sur ce Parti socialiste. Nous qui étions si sévères sur ces stratégies souvent ébouriffées, ce parti encalminé dans ses querelles et son orthodoxie, son manque de créativité. Sa façon à lui de nous dire à quel point il entendait nos critiques, et... à quel point il s'en moquait.

Il se moquait de tout. De ceux qui le méprisaient mais venaient quémander dans son bureau.

Qui une circonscription. Qui une aide dans la bataille d'un quelconque canton où machin ne voulait pas se désister en faveur de truc.

De ceux qui redoutaient ses promesses jamais tenues, de ces « oui tu as raison » jamais suivis de faits.

De ceux qui ne supportaient pas cette distance qu'il mettait entre lui et le reste du monde. Surtout avec les cadres. Qu'il domptait à coup de blagues souvent très drôles, de silence et de promesses.

Les militants, c'était autre chose.

Les militants, il les aimait et ils l'aimaient en retour. Il ne se sentait bien, finalement, qu'avec eux, dans ces banquets républicains interminables, ces fêtes de la Rose où l'on refaisait le monde autour de saucisses grillées ou du jambon macédoine. Mayonnaise industrielle. Petit monde industriel, sincère, chaleureux. Nappes en papier. Serviettes en papier. Couverts en plastique. Gobelets et pichet de rosé. « Allez François, on trinque. »

« Ah, comment ça va à Elbeuf ? » répondait-il avec sa drôle de voix, forte, mais légèrement haut perchée, légèrement en fausset. Accolades, amitiés, sincérité de l'instant.

Il adorait parler, écouter, énoncer ses plans, ses attaques, les contre-attaques. Les ragots aussi. Il adorait les potins. Il adore toujours les potins. L'air de ne pas y toucher.

Il écoutait, en tenant sa fourchette bien haut, en rigolant bien fort avec l'élus du coin. Il aimait ces ambiances bon enfant, populaires. Simples. Ou personne, *a priori*, ne lui voulait du mal et ne remettait en cause sa légitimité.

Il n'avait pas son pareil pour faire hurler de rire les foules, les mamies permanentées, les papys parfois

grognon. Il n'avait pas son pareil pour captiver son auditoire. Rarement un premier secrétaire fut tant aimé par les simples militants. C'était le moment où il redescendait de sa montagne de découragement.

Sisyphe heureux, libéré des chaînes et des regards de ces minuscules barons, ces microscopiques dieux qui enchaînaient, entravaient ses mouvements. Descendre de sa montagne, joyeusement et recommencer, le lundi matin, rue de Solferino, à remonter son rocher.

Il y avait pris goût, à ce rocher, ce gros rocher inamovible, conglomérat de certitudes, d'ego, d'ambitions personnelles, de bassesses et de calculs triviaux. Qu'importe. Il le mettait sur ses épaules. Remontait la pente, sans piper mot, sûr de son destin et du soutien des cieux.

Oui, il pouvait bien signer « Sisyphe ». Il n'y avait aucune plainte dans cette signature. Seulement un constat. Un pied de nez. Et l'idée que Sisyphe pouvait être heureux dans cette tâche qui semblait si ingrate.

Lui la voyait comme la tâche essentielle à son accession à la table des dieux. Un passage obligatoire. Loin de l'absurde destin généralement attaché à notre héros mythique.

« Sisyphe Hollande » était heureux de refaire inlassablement les mêmes gestes, de chercher inlassablement les mêmes synthèses, d'utiliser inlassablement les mêmes mots : « Je veux être utile », « Il faut se rassembler », « On gagne d'abord avec son camp ».

Lorsqu'il devint président, il ne changea rien à cette ligne de conduite, cet axe de vie. Il s'appliqua

à nouveau à lui-même ce travail ingrat. Remonter inlassablement son rocher. Il ne fut pas compris. L'histoire immédiate lui donna tort, mais l'Histoire, au long cours, lui rendra peut-être grâce.

Car cet homme moqué, critiqué, haï, assassiné et lâché par les siens a été contraint à l'abandon.

Abandonner ce rocher... Le laisser pour un autre qui sera jugé plus beau, plus audacieux. Plus courageux que lui. Au moins pour trois mois.

Avant, peut-être, que ce peuple, si exigeant et capricieux à la fois, ne regrette cet homme rationnel, cet homme médian qui a lâché sa pente.

Pour cette fois seulement, car l'histoire est longue et Sisyphe éternel.

Le chœur

*Voici le renonçant qui se présente à toi
Mais quel obscur dessein l'a conduit jusqu'ici
À ce point de l'histoire où tout paraît fini
Le visage accablé, le corps près du trépas*

*Il contemple en silence les ors qui l'insupportent
Soupèse du regard le poids de ce passé
Ces étranges couloirs à l'odeur surannée
Qui débouchent sur rien, hormis sur d'autres portes*

*Labyrinthes d'une vie qui paraît soudain vaine
À trop vouloir jouer, on finit dévêtu
Déception, et colère, et même parfois haine
Il avance tout seul, quasiment à cœur nu*